

## CHAPITRE VI

DIX-HUITIÈME SIÈCLE (SUITE)

### Vagakouça ou Savants en Antiquités japonaises.

L'extravagante admiration des Kangakouça pour tout ce qui était chinois, et leurs efforts persistants, en grande partie heureux, pour façonner la pensée et les institutions japonaises sur des modèles chinois, furent suivis par une réaction inévitable en faveur d'un développement plus véritablement national. Ce mouvement, parfaitement décrit par Sir E. Satow dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan* (1875), forme l'un des traits les plus intéressants de la littérature japonaise moderne.

Il commença avec la renaissance des études des vieux monuments littéraires du Japon qui, pendant des siècles, avaient été négligés à ce point que la langue même dans laquelle ils étaient écrits n'était plus comprise. Nous avons déjà parlé du patronage que Iyéyasou accorda à la littérature et des mesures qu'il prit pour la conservation des vieux livres. L'un de ses petits-fils, le fameux Mitsoukouni (1622-1700), daïmio de Mito, hérita de

l'amour du savoir qu'avait eu son grand ancêtre. Il consacra une partie considérable de ses revenus à rassembler de vastes bibliothèques de livres de toute sorte et à l'entretien d'érudits qu'il employait à compiler les ouvrages de références. Le résultat principal de leur labeur est le célèbre *Daï Nihonci*, histoire du Japon en langue chinoise, reconnu jusqu'à présent comme le modèle du genre. L'un des services que Mitsoukouni rendit à la littérature fut la publication en 1678 d'une anthologie de chefs-d'œuvre écrits en *vaboun* ou pur style japonais; le titre de *Fousó ziou-yo-ciou*, lui fut donné par le mikado régnant auquel elle était dédiée. C'est un beau spécimen des procédés d'imprimerie de l'époque.

Un prêtre nommé KEÏTCHIOU (1640-1701) fut le principal promoteur de la renaissance des études de l'ancienne littérature. Par sa famille il était samouraï; mais son amour de l'érudition lui fit abandonner le monde pour la quiétude d'un monastère bouddhique. Sa renommée comme savant parvint aux oreilles de Mitsoukouni, qui l'invita de la façon la plus courtoise à venir prendre place parmi les savants qu'il avait réunis à Yédo. Keïtchiou déclina cette offre, sur quoi le prince dépêcha l'un de ses érudits pour étudier sous la direction de Keïtchiou. Ce dernier, pour ne pas être surpassé en courtoisie, compila un traité sur le *Manyóciou*, en vingt volumes, intitulé : *Manyó Daïçóki* et dédié à Mitsoukouni. La tâche de rédiger un ouvrage similaire avait été déjà vainement assignée à l'un des protégés du prince, un vagakouça savant, mais paresseux, appelé Simokavabé Tchôriou. Le *Daïçóki* est aujourd'hui dépassé, mais ce fut en son temps un travail de la plus haute importance pour l'étude de l'ancien japonais. Mitsoukouni

témoigna sa satisfaction en envoyant à l'auteur un présent de mille onces d'argent et de trente rouleaux de soie.

Un autre ouvrage de Keitchiou est le *Kokon Yozaijō*, ce qui signifie littéralement : « Choix de Bois de Charpente Vieux et Neufs ». C'est un recueil de matériaux préparés par lui dans le cours de ses recherches pour le *Daijōki* et qu'il n'avait pas utilisés dans cet ouvrage. Il contribua aussi à l'interprétation du *Isé Monogatari* et du *Ghenzi Monogatari*, et écrivit un certain nombre d'autres traités savants qui sont encore appréciés par les érudits. Comme la plupart des Vagakouça, il était poète et il a laissé des *tanka* et des *naga-outa* qui, au point de vue du mètre, de la diction et du sentiment, ne sont guère plus que des échos du *Manyōciou*. Ils sont ornés des mêmes artifices de mots « oreillers » et « pivots », et sont en somme du vieux vin dans de vieilles bouteilles. La simple effusion que nous donnons ici est, dans son genre, assez aimable.

#### LE PREMIER JOUR DU PRINTEMPS.

Courbant son arc magique <sup>1</sup>,  
Le printemps est venu :  
Les cieux éternels,  
De même que la terre qui donne les minerais,  
Sont obscurcis de brumes ;  
La neige commence à fondre  
Sur les flancs des montagnes,  
Et la glace se dissout  
A la surface de l'étang ;  
La tendre note du rossignol  
Sonne (ô combien ravissante!)  
D'entre les premières fleurs  
Des branches de pruniers.

1. *Harou* signifie en japonais « courber » et « printemps » : de là ce rapprochement. Le poète n'a aucune intention de personnifier le printemps sous l'apparence d'un archer. Un petit arc fait, au Japon, partie de l'équipement d'un magicien.

Maintenant, dans notre mémoire s'effacent  
Les regrets de l'année envolée.  
Combien de jours doivent passer  
Avant que nous puissions retourner dans les prairies  
Cueillir les jeunes plantes potagères ?  
Quand le saule  
S'enflammera-t-il de boutons ?  
Quand les fleurs du cerisier s'ouvriront-elles ?  
Telles sont les pensées d'espoir  
Qui en ce jour  
Se pressent dans l'esprit de tous les hommes.

Vers la même époque Kitamura Kigin, savant attaché au gouvernement sôgounal, rendit un important service en éditant et annotant la plupart des ouvrages classiques de la période Heian. Ses éditions du *Ghenzi Monogatari* et du *Makoura Zôji* sont encore fort estimées. Kigin composa aussi des *tanka* et des *haïkaï*.

Kada Adzouma-marô (1669-1736), fils d'un gardien d'un autel sinto, continua l'œuvre de Keitchiou en étudiant l'antiquité japonaise et la vieille littérature classique. Il présenta au Gouvernement un Mémoire dans lequel il protestait vigoureusement contre l'étude exclusive du chinois et insistait vivement en faveur de la fondation à Kiôto d'une école où seraient enseignées et cultivées la langue et la littérature japonaises. Ce projet reçut l'approbation du gouvernement sôgounal, mais ne fut jamais mis à exécution. Kada fut remplacé par son neveu et fils adoptif, Kada Arima-marô (1706-1751). Arima-marô se fixa à Yédo, où il continua avec succès les enseignements de son oncle.

Parmi les élèves de Kada, le plus distingué fut MABOUTCHI (1697-1769). Comme son maître, Mabouchi était d'une famille de gardiens d'autels sinto. En 1738, il vint à Yédo, où il passa sa vie. Il fonda une école qui

2. Vieille coutume du début du printemps.

produisit maints hommes fameux, et il rivalisa bientôt de popularité et d'influence avec les Kangakouça. Motoöri, qui fut un de ses élèves, l'appelle « le père des études de l'antiquité ».

C'est avec lui, dit-il, que commença ce genre d'étude qui consiste à se vouer entièrement à l'examen de la langue et de la pensée anciennes avec un esprit absolument détaché des préjugés chinois. Avant le temps où enseigna ce maître, l'étude de la poésie était bornée au *Kokinçiou* et à des recueils anciens. On déclarait obscur et incompréhensible le *Manyôçiou*. Personne ne songeait à juger d'un bon poème et d'un mauvais, à distinguer les poèmes anciens des plus récents, ou à acquérir du langage ancien une connaissance suffisante pour l'employer comme le sien propre. Mais maintenant, grâce aux enseignements de ce maître, nous nous sommes approprié l'ancienne langue. Il est devenu possible de composer des poésies dans le style des *Manyôçiou* et même d'écrire de la prose à la manière de l'antiquité. Les gens de maintenant s'imaginent que cela est dû à leurs propres efforts, mais, en réalité, il doivent tout à Maboutchi. Il est universellement reconnu maintenant qu'en étudiant des livres anciens tels que les *Koziki* et les *Nihonghi*, il est nécessaire de ne pas se laisser égarer par des notions chinoises, mais de se guider par la signification de l'ancien langage, l'ayant une fois appris à fond. C'est là l'esprit même de l'enseignement de Maboutchi concernant le *Manyôçiou*.

Maboutchi était un puriste du style et il s'efforçait d'exclure de ses écrits, dans la mesure du possible, les mots d'origine chinoise. Il a laissé de nombreux commentaires et autres ouvrages savants, indispensables maintenant encore à ceux qui étudient l'ancienne langue japonaise. Parmi ces travaux, on peut mentionner des traités sur les « mots oreillers » (*Kanzikô*), sur la poésie, sur la prose, des commentaires sur le *Manyôçiou*, sur

les *Norito* (*Norito Kô*), sur le *Ghenzi Monogatari* et sur d'autres livres classiques. Il composa aussi des *tanka* et des *naga-outa*.

Le plus grand des Vagakouça et l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Japon est Motoöri NORINAGA. Il appartenait à une famille d'origine samourai et naquit en 1730 à Matsouzaka dans la province d'Isé. On ne peut douter que son lieu de naissance étant à proximité des fameux autels consacrés depuis l'antiquité à la déesse du Soleil et à la déesse de la Nourriture, ils n'aient eu une influence considérable sur sa carrière. Il circule des histoires sur sa jeunesse, sur son appétit de savoir, son talent précoce, ses ambitions juvéniles, anecdotes qu'il est inutile de répéter ici. A l'âge de vingt et un ans il fut envoyé par sa mère, qui était veuve, pour étudier la médecine à Kiôto. Il trouva là les ouvrages de Keitchiou, qu'il lut avec avidité. En 1757 il retourna à Matsouzaka et exerça la médecine. Peu après, son attention fut attirée par les écrits de Maboutchi. En 1761, il rencontra personnellement ce grand savant. Cette entrevue, la seule qu'ils eurent, fut suivie par une correspondance volumineuse qui se continua fort longtemps.

La vie de Motoöri fut, depuis cette époque, des plus remplies. En dehors de l'exercice de la médecine, qui lui réussit, il recueillait des matériaux pour son grand commentaire sur le *Koziki*, et instruisait des centaines d'élèves que la renommée de son savoir lui avait attirés. Par la suite, il entra au service du daïmio de Kiciou, qui était grand admirateur de ses écrits. Vers la fin de sa vie, Motoöri résigna ses fonctions et revint à Kiôto, où il fit des conférences qui furent suivies par des auditeurs appartenant aux plus hautes classes de la société. Il mourut en 1801, à l'âge de soixante-douze ans.

D'après ses propres volontés, il fut enterré dans son pays natal, sur une colline qui domine le temple de Miôrakouzi : un sapin et un cerisier furent plantés sur sa tombe et une pierre fut élevée sur laquelle on grava simplement son nom.

Motoôri fut un écrivain extrêmement abondant. Il publia cinquante-cinq ouvrages divers en plus de cent quatre-vingts volumes. Sa renommée d'érudit et d'écrivain repose surtout sur son *Koziki-den*, commentaire sur le *Koziki*, livre sacré de la religion sinto<sup>1</sup>. Avant lui, l'étude du *Koziki* avait été fort négligée, la langue dans laquelle il était écrit étant presque inintelligible même pour les Japonais instruits. Dans ce travail monumental, qui ne forme pas moins que quarante-quatre volumes de grand format, il consacra à l'élucidation d'un texte fort difficile une vaste érudition, due à une longue étude du *Manyociou* et d'autres livres de l'ancienne littérature. Il s'y occupa pendant maintes années : commencé en 1764, son travail ne fut achevé qu'en 1796, et les derniers volumes ne furent publiés que longtemps après sa mort.

Le *Koziki-den* est précieux non seulement à cause du prodigieux savoir qu'il renferme, mais aussi parce qu'il fut un coup vigoureux porté à la suprématie des écoles chinoises de morale et de philosophie. Nulle occasion n'y est perdue de railler tout ce qui est chinois et d'exalter les anciennes coutumes, l'ancienne religion et la vieille langue du Japon, dans un esprit de patriotisme ardent et exclusif. Le *Koziki-den* eut une grande part dans la réaction qui se produisit contre les idées et les institutions chinoises et qui est devenue une caractéristique si prononcée du Japon moderne.

1. Voir ci-dessus, p. 15.

Le *Réki-tchô Soci-kai-in* est une édition annotée des discours et des proclamations de quelques-uns des premiers mikados, qui nous ont été conservés dans un ouvrage historique intitulé *Sokou Nihonghi*.

Parmi les autres ouvrages de Motoôri il faut citer : l'édition du *Kokinciou*, déjà mentionnée; l'*Iso no Kami Siçoukoughen*, traité sur la poésie; le *Ghio-zin Gai-ghen*, attaque contre la philosophie chinoise; le *Tama no Ogouci*, précieux ouvrage critique et exégétique sur le *Ghenzi Monogatari*; le *Kenkiôzin* (Le Fou Enchaîné), controverse pour réfuter des critiques hostiles aux livres sacrés sinto; le *Kouzouhana*, composé pour répondre à des attaques identiques formulées par un érudit nommé Itchikava Tatsoumaro; le *Ouiyama boumi*, traité sur les méthodes d'étude, et le *Tama-araré* (Grêle de Perles), vive et amusante critique des erreurs ordinaires à ceux qui écrivent en japonais.

Le *Saki-také no ben* est une réfutation de diverses notions erronées et courantes concernant les dieux d'Isé et leur culte. L'« abominable hérésie » de certains Kangakouça qui voudraient transformer la déesse du Soleil en une impératrice ordinaire et mortelle et faire du Takama no Hara (Plaine du Haut-Ciel) l'endroit où serait sa capitale, est dûment anathématisée. « Quel doute peut-il y avoir qu'Amatérasono Ohomi Kami (la déesse du Soleil) est la grande ancêtre des mikados et qu'elle n'est autre que le Soleil du Ciel qui éclaire ce monde? Ces choses sont, par leur nature, infinies, incommensurables et mystérieuses. »

Le *Tamagatsouma* (quinze volumes posthumes publiés en 1812) peut être appelé le « Carnet de Motoôri ». C'est une collection de notes d'un caractère des plus hétéroclites, comprenant des remarques sur les rites

sinto, sur l'ancienne littérature, sur la grammaire et l'orthographe, sur la poésie, les anciennes coutumes, sur l'iniquité des principes et des institutions chinoises, etc. C'est une mine de documents pour ceux qui étudient l'antiquité japonaise, mais, à part quelques mementos autobiographiques, il ne contient rien qui puisse intéresser le lecteur ordinaire.

Un autre recueil de mélanges, le *Souzounoya no Bounciou*, contient aussi quelques réminiscences personnelles intéressantes. J'aurais aimé en transcrire une description délicate de la façon dont l'auteur passa une journée fort chaude avec quelques compagnons sympathiques; malheureusement elle est trop longue pour être citée.

Avant Motoöri il n'existait pas de grammaire japonaise, un ou deux dictionnaires de *tenivoha* ou particules étant les seules exceptions. Bien qu'il n'ait pas composé une grammaire systématique de la langue japonaise, Motoöri contribua grandement à jeter quelque clarté sur sa structure; le *Tama-araré*, cité plus haut, contient maintes indications grammaticales des plus utiles. Dans le *Mozi-goyé no Kanadzoukaï* (1771) il énonça les principes d'une orthographe correcte des mots japonais, et dans le *Kanzi Sanonkó* (1785), il s'occupa des modes divers d'orthographier et de prononcer les mots d'origine chinoise. Mais son principal ouvrage grammatical est le *Kotoba no Tama no vo* (1779), dans lequel il formula et illustra copieusement certaines règles de syntaxe japonaise. La concision n'était pas une des vertus de Motoöri. Les sept volumes qui forment cet ouvrage ont été réduits, sans la moindre perte matérielle, en sept pages d'anglais. Ses recherches grammaticales furent continuées par son fils, Harouniva, qui

dans un ouvrage bien connu, le *Kotoba no Yatchimata*, formula pour la première fois tout le système de déclinaison et de flexion des adjectifs et des verbes japonais. Son fils adoptif, Ohira, est l'auteur d'un traité sur les verbes passifs et actifs. Les Européens qui se sont occupés de faire des grammaires japonaises doivent beaucoup aux recherches de Motoöri et de ses continuateurs.

L'idée de Carlyle, que les qualités qui concourent à former un écrivain de génie sont les mêmes qui font un homme d'État, est une opinion favorite chez les Japonais. Nous avons vu que Hakouséki et Kiousô étaient constamment consultés sur les questions politiques par les Sôgouns. Motoöri fut invité par le daïmio de Kiciou à rédiger ses opinions sur le gouvernement d'un domaine de daïmio, et il le fit dans un petit ouvrage en deux volumes appelé *Tama Koucighé* (*La Précieuse Casette*). Dans cette œuvre, il se départit du sévère purisme de ses autres livres et donne un exemple de style simple, pratique et bien approprié au sujet discuté et à la portée des plus médiocres intelligences. Il adopte, en cette matière politique, l'attitude d'un prudent réformateur. Il comprend que l'un des pires abus de l'époque était le nombre excessif de fonctionnaires et de tenanciers de toute sorte, et il insiste vivement pour que ce nombre soit restreint, d'une façon graduelle, toutefois, afin d'éviter de porter atteinte à des droits acquis. Il témoigne d'une chaleureuse sympathie pour la condition opprimée du paysan. Il déclare que les *ikki* ou soulèvements agraires, qui devenaient communs, sont un opprobre pour le daïmio dans la juridiction duquel ils se produisent plutôt que pour les pauvres gens ignorants qui y prennent part. Le *hara-kiri* est un sujet sur lequel il